

qu'elle retrouvait un ami, dont elle n'avait été que momentanément séparée.

Il était reparti pourtant ; mais, cette fois, il s'était engagé à revenir. Il serait là le jour du mariage de Georges et d'Hélène.

Pourquoi avait-il tenu à vagabonder ainsi à travers la Bretagne ? Il serait si bien en ce moment dans cette chaumière, où Mariana et son mari savouraient les premières ivresses de la lune de miel, où Georges de Kerlor et Hélène de Penhoët songeaient que dans quelques jours, ce serait leur tour de goûter ces félicités suprêmes.

Carmen soupirait et réclamait sa part de bonheur.

Seul, M. de Saint-Hyrieix, qui ne se sentait pas à son aise, conservait un petit air gourmé. Il entendit les propos de Mariana et de son air le plus protecteur commit une " gaffe ", car il répliqua :

— Oh ! à la campagne, il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Mme Vernier tressauta ; si elle avait pu répondre à M. de Saint-Hyrieix, elle eût corsé sa réplique d'une épithète qui aurait vraisemblablement semblé dure au diplomate.

Paul Vernier, avec sa bonne nature expansive, qui n'attendait qu'un encouragement pour se manifester, rayonnait en voyant ses hôtes apprécier les charmes de cette réception, qui, pour être improvisée, n'en était pas moins largement cordiale.

Mariana, toujours souriante, malgré ce qui se passait au fond d'elle-même, affectait de beaucoup se préoccuper du service. Elle offrait des fruits, des gâteaux, de la crème, gourmandait doucement son mari quand il laissait les verres vides.

Elle vit que les pichets ne contenaient plus de cidre : elle en prit un dans chaque main, et malgré les protestations de Paul qui voulait se rendre au cellier, ce fut elle qui se chargea d'aller les remplir.

Georges et Hélène s'étaient levés, pendant que Carmen et Saint-Hyrieix engageaient avec le sculpteur une discussion artistique.

Les fiancés s'étaient dirigés vers le jardin, obéissant à ce besoin de s'isoler qui caractérise les amoureux, quel que soit leur entourage.

Georges pressa les mains de l'orpheline, qui le regardait avec un adorable sourire.

Ils avaient le cœur plein d'amour, et ressentaient un bien-être inexprimable ; cette églogue sous la feuillée les enthousiasmait.

— Mme Vernier doit être bien heureuse, dit Hélène.

— En effet, répliqua Georges, elle habite un coin du paradis terrestre.

— Les jeunes époux paraissent très épris.

— Oui, c'est bien là le bonheur discret, caché, qui défie les coups du sort.

— Bientôt, nous serons heureux, à notre tour.

— Oui, mon cher Georges.

— Nous aussi, nous braverons tous les regards jaloux... Nous aussi nous nous adorerons... Comment ferons-nous pourtant pour nous aimer davantage ?

— Ce sera difficile, soupira Mlle de Penhoët. Mais je crois, tout de même, que nous y arriverons ; moi pour ma part je veux chaque jour vous aimer plus que la veille.

Georges l'attira sur son cœur.

A ce moment, Mariana revenait du cellier ; les jeunes gens ne l'avaient pas aperçue ; elle s'arrêta derrière un gros orme et eut un tel mouvement de colère que les pichets de cidre faillirent tomber.

Elle dit entre ses dents serrées :

— Chez moi !... Ils se permettent !... C'est incroyable !...

Et ses yeux étincelants se fixèrent sur le couple que la plus chaste étreinte réunissait.

Mariana, qui avait pourtant fait appel à toute sa volonté, depuis que Georges et Hélène étaient sous son toit, se sentit défaillir.

Jamais, depuis qu'elle était la femme de Paul Vernier, elle n'avait mieux compris que son existence était brisée. Un flux de haine, de rancune, de vengeance lui monta au cœur.

Heureusement pour elle, les amoureux continuèrent leur enivrante promenade.

Mariana eut le temps de reprendre ses esprits et quand elle rentra dans la maisonnette, ce fut avec une grâce et un air des plus avenants ; Marie-Antoinette, sous les ombrages de Trianon, paraissait certainement moins heureuse en ses séduisants atours de reine.

Georges et Hélène ne tardèrent pas à rentrer, gardant encore dans leur attitude le reflet de leur divine exase.

Une ardente tendresse s'exhalait de toute leur personne.

— Mon cher M. Vernier, dit Georges de sa voix si chaleureusement communicative, nous ne savons comment vous remercier de votre réception.

— Alors, fit l'artiste radieux, adressez-vous à ma femme.

— C'est vrai, continua Georges, c'est ma petite-cousine qui mérite toutes les félicitations ; aussi voudra-t-elle bien les accepter... Mais nous la connaissons depuis longtemps, nous savons combien elle est adorable et prévenante... Son affabilité n'a pu nous sur-

prendre... Tandis que vous, M. Vernier, nous n'avions pas encore eu le loisir d'apprécier votre franche cordialité.

L'artiste, un peu confus, tendit la main à son interlocuteur.

— Aussi, continua le comte, nous vous prions, à votre tour, de nous accorder une faveur...

— Et laquelle, monsieur le comte ?

— Venez, avec Mme Vernier, passer à Kerlor la semaine de notre mariage.

L'artiste consulta Mariana du regard.

Elle répondit :

— Vous êtes trop aimable, nous acceptons... Nous avons projeté avec M. Vernier d'aller très prochainement faire visite à votre chère mère.

— Alors, cela tombe à merveille, ajouta Carmen.

Dans le désarroi de ses pensées, Mme Paul Vernier se demanda si elle ne trouverait pas au château de Kerlor le moyen de vengeance qu'elle appelait de toute l'ardeur de sa haine.

— Qui sait ? murmura-t-elle en elle-même. Le hasard est un grand maître, surtout quand on est résolu à l'aider !

Le 22 octobre, par une splendide journée d'automne, la chapelle du château de Kerlor, toute blanche, toute parfumée des dernières fleurs de la saison, voyait s'agenouiller devant son humble autel Georges et Hélène.

Le curé du village, le bon abbé Joël, qui remplissait l'office de chapelain, donnait la bénédiction aux jeunes gens dont le visage était empreint d'une félicité infinie. Ils avaient voulu que la cérémonie fût d'une simplicité imposante. Pas d'évêque, pas de grandes orgues, pas d'*Ave Maria*.

Le nombre des invités avait été restreint autant que cela avait été possible.

L'acte solennel, qui liait ces deux existences, n'en avait que plus de grandeur.

Hélène de Penhoët était divinement belle, dans sa blanche toilette. Jamais ses yeux n'avaient reflété avec plus de douceur l'azur mystérieux.

La couronne symbolique posée sur ses cheveux blonds, si fins qu'ils semblaient des fils de la Vierge, faisait rayonner son visage adorable de l'éclat des bienheureuses.

Son pudique sourire dénotait le calme de son âme.

Georges de Kerlor, dont le cœur battait à l'unisson de celui de sa femme, fixait les yeux sur celle-ci en prononçant les serments dont le prêtre fournissait la formule ; il semblait ajouter, dans l'énergie de son regard, qu'il protégerait, qu'il défendrait contre tous les dangers celle qui désormais était sienne.

Sa mâle beauté, auprès de celle d'Hélène, si touchante, paraissait plus fière encore.

C'était le front haut qu'il contractait les devoirs sacramentels ; il aurait voulu qu'ils fussent plus grands encore, tant sa volonté de faire le bonheur de l'orpheline se lisait sur son front réfléchi.

Aussi, quand leurs mains se rapprochèrent, ils se regardèrent au fond de l'âme, et il leur sembla une fois de plus qu'aucun des deux ne pouvait se prévaloir d'aimer l'autre davantage.

Le digne curé n'était pas un Bossuet ; l'allocution qu'il faisait entendre le dimanche aux fidèles de Kerlor n'avait que de vagues rapports avec les sermons de l'Aigle de Meaux ; mais avec la ténacité de sa race, Joël s'était toujours refusé à apprendre par cœur les petites homélies que l'évêque lui avaient envoyées imprimées, dans un manuel destiné aux prêtres qui n'ont pas le don de la parole ; il préférait dire à ses ouailles quelques mots simples, rustiques mêmes mais de son cru.

Il s'adressa simplement aux nouveaux époux :

— Mes enfants, vous voilà mari et femme... Le bon Dieu vous avait destinés l'un à l'autre... Vous êtes beaux tous les deux, il faut que vous soyez bons... La bonté, voyez-vous, est la plus sublime vertu du Christ... Vous en avez un admirable modèle sous les yeux, M. le comte de Kerlor, c'est votre mère... Quant à vous, madame la comtesse, vous serez la meilleure des épouses... Je vous bénis une dernière fois et je souhaite que l'héritier du nom de Kerlor que vous enverra le ciel perpétue les traditions qui ont fait de votre famille la providence de tous ceux qui souffrent.

Ce fut tout.

Tous ceux qui assistaient au mariage de M. de Kerlor n'avaient pas entendu parler l'évêque de Quimper à l'imposant service de Mariana ; cependant, parmi les personnes qui assistaient aux deux cérémonies, il n'en fut aucune qui ne fût touchée des simples paroles de l'humble desservant et de la conviction paternelle avec laquelle il avait exprimé ses sentiments.

La mère de Georges ne put retenir ses larmes quand le curé lui rendit l'hommage qu'elle méritait à tous égards.

PIERRE DE COURCELLE

A suivre